

LUDWIG KLAGES (1872-1956),
UNE PRÉMISSÉ PROBLÉMATIQUE DE L'ÉCOLOGIE PROFONDE ¹

par Philippe PELLETIER

En 1913, Ludwig Klages (1872-1956) publie un ouvrage fracassant qui porte le titre de *L'Homme et la terre (Mensch und Erde)*. Il y expose des thématiques qui sont désormais familières à l'écologie profonde ².

En effet, il regrette l'extinction rapide de nombreuses espèces : « Les pies, les pics-verts, les loriots, les passereaux, les grouses, les coqs et les rossignols, ils sont tous en train de disparaître, et leur déclin semble sans remède. » Il dénonce la déforestation : « Les nations du progrès (...) coupent des arbres pour un livre toutes les deux minutes, et pour un magazine toutes les secondes : nous pouvons apprécier, rien qu'à partir de ces estimations grossières, combien la production de ces choses est massive dans le monde "civilisé" ». Il déplore la liquidation des peuples aborigènes, l'étalement urbain, les destructions environnementales, la chasse à la baleine.

Klages accuse le capitalisme, le christianisme et les philosophies qui se réclament de « l'esprit » (*Geist*). Surtout, il dénonce le progrès qui est « un désir de meurtre inassouvi ». « Le progrès n'est rien moins que la destruction de la vie », ajoute-t-il.

Tout cela écrit il y a près d'un siècle.

La bible des Wandervögel

Le plaidoyer de Ludwig Klages est foisonnant, bouillonnant, poignant. Le livre devient très rapidement la bible des Wandervögel en Allemagne au cours des années 1910-20 et 30. Ce mouvement est une sorte de contre-culture qui, chez les jeunes, mélange néo-romantisme, philosophes orientales, mysticisme de la nature, hostilité à la rationalité et recherche de nouveaux rapports humains. Certains historiens l'ont qualifié de « hippysme de droite » ³. Le livre de Klages constitue aussi l'une des références principales des membres de Monte Verità, la communauté d'Ascona (1900-1920) que fréquentent de nombreuses personnes, dont plusieurs anarchistes comme Erich Mühsam (1878-1934) notamment ⁴.

A priori, rien de problématique dans les propos de Ludwig Klages. Mais en décortiquant le texte et la vie de l'auteur, on découvre un certain nombre de

¹ *Monde libertaire* 1538.

² Texte traduit en anglais par John Claverley Cartney, in « The biocentric metaphysics of Ludwig Klages » :

< http://www.revilo-oliver.com/Writers/Klages/Ludwig_Klages.html >.

³ Staudenmaier Peter (1995) : « Fascist ideology : the 'Green Wing' of the nazi party and its historical antecedents ». *Ecofascism - Lessons from the German Experience*, Edinburgh & San Francisco, 78 p., p. 5-30.

⁴ Erich Mühsam a participé à la République des Conseils de Bavière (1918-19). Après avoir été torturé, il est assassiné par les nazis dans un camp de concentration. Il a écrit une réflexion amusée et souvent critique sur Monte Verità où il a vécu de 1904 à 1908 : *Ascona*, Quimperlé, La Digitale, 2002, présentation par Roland Lewin, 100 p.

choses qui interpellent. On constate en particulier que Ludwig Klages était un anti-sémite farouche et qu'il soutenait les théories raciales. C'est d'ailleurs pour cela qu'il a été courtisé, en vain toutefois, par le régime nazi, qui, dépité, attaquera finalement son œuvre, par le biais d'Alfred Rosenberg notamment.

Après 1945, Ludwig Klages ne renie pas son antisémitisme. Il voit au contraire dans la victoire des Alliés le triomphe des juifs sur le monde à l'issue d'un assaut de deux mille ans qui leur a attiré la haine de tous. C'est ce seul résultat qui fait la différence entre les théories racistes des nazis et celle de leurs ennemis juifs conclut-il.

De la défense des baleines aux attaques anti-juives, comment la relation est-elle possible ?

Du fondamentalisme pessimiste...

Ludwig Klages fait des études en chimie et en physique au sein des universités allemandes (Leipzig, Munich). Dans la capitale bavaroise, il fréquente des cercles intellectuels, notamment le « Cercle cosmique ». La Première guerre mondiale le pousse à s'exiler en Suisse en 1915, où il finit ses jours.

Klages est un auteur prolifique et protéiforme. Il touche à plusieurs domaines : la philosophie, la psychologie (il propose une réflexion psychanalytique) et la graphologie scientifique (il contribue à l'invention de la première méthode d'étude du caractère de la personne à travers son écriture).

Outre les références qui concernent systématiquement des auteurs conservateurs (Eichendorf, Burckhardt, Bachofen, Mommsen, Bismarck...), ce qui frappe à la lecture de *Mensch und Erde*, c'est le profond fondamentalisme pessimiste qui s'en dégage. Ses violentes attaques contre le progrès, la technologie et la modernité ne débouchent sur rien d'autre qu'un désir nostalgique de retourner à une civilisation pré-moderne, à l'image des peuples « primitifs » (Klages met les guillemets).

Il ne s'agit pas pour lui de critiquer les excès ou les dérives de la modernité, mais son fondement philosophique même. À « l'esprit » (*Geist*) qui corrompt tout par sa théorisation et son abstraction, Klages oppose et prône « l'âme » (*Seele, Soul*). Il y articule un vitalisme radical – pour lequel il trouve Bergson et Dilthey trop timorés. Ce qu'il récuse également dans l'esprit, c'est qu'il débouche sur la volonté, alors qu'il faut au contraire, selon lui, s'en remettre aux pulsions naturelles profondes des hommes.

Son appel à la vie et aux forces dionysiaques n'a pas grand-chose à voir avec la spontanéité telle qu'elle est revendiquée par Bakounine et les anarchistes. Car ce qui frappe également dans le texte, c'est l'absence totale de liberté. Du mot comme de la situation. Tout semble implacable et fatal. Nulle référence à l'aspiration libertaire des hommes et des femmes.

En voulant combattre le christianisme, responsable selon lui de l'importance donnée à l'esprit, Klages adopte paradoxalement la posture de cette religion. Comme on peut le voir dans *Mensch und Erde* et dans d'autres textes, sa nostalgie est systématiquement fondée sur le mythe de la Chute, du Paradis perdu, la perte d'une nature sauvage et intacte. Cela lui permet de renforcer sa culpabilisation de l'homme en général et son constat de la décadence irrémédiable de la société moderne. La décadence est d'ailleurs à cette époque un thème commun chez les intellectuels conservateurs, comme cet

autre auteur allemand également courtoisé par les nazis, Oswald Spengler (1880-1936).

... à l' approche racialisiste

Le retour au primitif et au paganisme débouche chez Klages sur une utilisation de la notion de races qui, selon lui, permet d'expliquer la primitivité, la pureté ou la décadence des peuples. Il s'appuie ainsi sur les principaux théoriciens racialisistes comme Arthur de Gobineau (1816-1882), théoricien de l'inégalité des races, Ludwig Woltmann (1871-1907), auteur d'une classification raciale qui sera reprise par les nazis, et Ludwig Ferdinand Clauss (1892-1974), auteur de *L'Âme des races* (1926, 1937). Il estime que c'est la « race » des Pélagiens » (ou Minoens), « d'origine aryenne », qui incarne le mieux le culte de l'âme et de la Déesse-mère (*Magna Mater*), avant que celui-ci ne soit perverti par la philosophie socratique puis judéo-chrétienne.

C'est en fait sous cet angle racialisiste qu'il faut considérer les propos de Klages en faveur des Indiens d'Amérique ou des autres tribus, et contre leur anéantissement. Ce n'est pas un sentiment humaniste qui l'anime, ni même une critique de la conquête de l'Ouest ou du processus colonial (dont il ne parle pas). Il regrette plutôt la perte d'un caractère primitif, idéalisé. Cette idéalisation l'empêche d'ailleurs de voir tout ce qu'il peut y avoir d'oppressif ou de détestable dans les tribus dites primitives (les hiérarchies, les sacrifices humains, la guerre...).

En découle logiquement son hostilité contre le judaïsme. Instruit notamment par Theodor Lessing (1872-1933), son ami d'enfance, qui a théorisé « la haine de soi juive », Klages stigmatise le judaïsme pour deux raisons : son monothéisme, dont l'esprit s'oppose au paganisme et conduit au christianisme ; et le caractère instable, non enraciné, des juifs, « le peuple errant ».

L'anti-judaïsme est a priori peu visible dans *Mensch und Erde* si l'on n'y prend pas garde. En fait, il apparaît subrepticement – et de façon très significative – au moment où Klages aborde sa critique du capitalisme qu'il introduit par une attaque contre le « mammonisme ». Ce terme, apparemment anodin, se réfère à Mammon, un dieu babylonien dont le culte n'a en fait pas existé mais qui est cité par le Nouveau Testament. Forgé par le philosophe moraliste Thomas Carlyle (1705-1881), il est repris par Richard Wagner (1813-1883) dans ses écrits anti-sémites : « Le mammonisme provient d'une déficience morale et d'un manque d'amour, ces deux lacunes étant archétypiquement juives »⁵.

Le mammonisme, qui renvoie au « culte du veau d'or », est une métonymie de la cupidité attribuée aux juifs. L'expression est reprise par Adolf Hitler, à partir de 1922 au moins. Elle circule de nos jours comme un code dans les milieux antisémites. Même en 1913, son utilisation par Ludwig Klages n'est pas neutre. Ce qui est particulièrement habile, et pernicieux de sa part, c'est qu'il place sa virulente critique du capitalisme sous le sceau de l'antijudaïsme...

⁵ « The noble antisemitism of Richard Wagner », *The Historical Journal*, 1982, 25-3, p. 751-763.

Sa critique du pouvoir est en fait une critique de la volonté

Dans *Mensch und Erde*, Klages se livre à une critique farouche du pouvoir et de la puissance. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit pas d'une dénonciation de l'oppression, de la domination ou de l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est parce que le pouvoir correspond à la volonté (la « puissance » ou à la « capacité » selon le vocabulaire proudhonien), voire à la raison, que Klages s'y oppose.

Critiquant l'idée d'une « subjectivité de l'ego », il récuse ainsi nommément « la volonté de puissance » chez Nietzsche, « la volonté de vivre » chez Schopenhauer et « l'unique et sa propriété » chez Stirner. Il méprise l'humanisme en tant qu'apothéose de l'individu comme abstraction conceptuelle. Car, pour lui, le moi n'est pas un homme, mais simplement un masque. Il n'y a pas d'objectifs dans les désirs psychiques, il n'y a que l'accomplissement de buts prédéterminés.

Sur le même registre, le capitalisme n'est pas attaqué par Klages pour son organisation économique ou sa hiérarchie sociale, mais à cause de sa dimension technologique, machinique et favorable au progrès. C'est exactement sur cette base que s'élabore ensuite chez les « non-conformistes », de droite mais parfois de gauche, un anti-capitalisme fondé sur une dénonciation du « productivisme », recherchant une « troisième voie » entre le socialisme et le capitalisme qui débouche bien souvent sur le fascisme en Allemagne, en Italie ou en France. Ne l'oublions pas : la critique du capitalisme en elle-même ne suffit pas, c'est la conception de son alternative qui est essentielle ⁶.

La plupart des membres du Wandervögel rejoindront le nazisme, à l'instar d'un théoricien du naturisme comme Hans Surén (1885-1972) ⁷. Le danseur Rudolf von Laban (1879-1958), l'un des principaux animateurs de la communauté de Monte Verità qui s'arrête en 1920, devient le danseur officiel du III^e Reich ⁸. En 1956, Ludwig Klages meurt isolé, sans renier son antisémitisme. En 1980, les Verts (*die Grünen*) redécouvrent son texte *Mensch und Erde* et popularisent sa publication.

⁶ On peut remonter aux diatribes anticapitalistes des premiers fascistes ou se contenter des discours actuellement à la mode sur la dénonciation du « capitalisme financier » (et la nécessité de sa moralisation).

⁷ Malgré le socialiste Adolf Koch (1896-1970), qui défend une émancipation sociale à travers l'émancipation individuelle et le nudisme, on compte beaucoup plus de naturistes en Allemagne qui rejoindront le nazisme, par le biais de la mystique des corps, la pureté et la fusion avec la nature. Hans Surén sera ré-intégré dans l'association allemande des naturistes après la guerre, et même salué comme le père spirituel du mouvement naturiste, alors qu'Adolf Koch, toujours socialiste, en sera exclu pour provocation et dérangement.

⁸ Dans un article intitulé « L'esprit d'Ascona, précurseur d'un écologisme spirituel et pacifiste » (*Écologie & Politique*, 2003-27), Paul Gimeno rend compte d'un ouvrage écrit par Martin Green sur Monte Verità. Il souligne que cet auteur « aura tenté de faire sympathiser son lecteur avec ce qu'il appelle 'l'esprit d'Ascona', sans pourtant faire de concessions sur ses convergences avec l'idéologie nazie ». Mais Paul Gimeno « oublie » purement et simplement de nous signaler la trajectoire nazie de Rudolf von Laban. Au contraire, il exalte l'héritage gandhien et tolstoïen d'Ascona...